

ELKE DE RIJCKE

VÄSTERÅS

Journal d'une désémancipation

DARK PASSAGE

(2006)

2012

Circonscriptions d'Andréï Tarkovsky (°1932 - +1986)

TABLE

- 1. DE LA ROUTE JUSQU'A VÄSTERÅS (1-19)**
- 2. MAIS VOUS PERSISTEZ EN MOI D'ÉPINE
(DANS LE BUREAU) (20-36)**
- 3. MA DÉFECTUOSITÉ FACILITAIT TON TERRAIN. CONSTATATIONS D'UNE FEMME
ÉMANCIPÉE. MERCI (DANS LA CUISINE) (37-67)**
- 4. ANDREÏ (68-74)**

**II MAIS VOUS PERSISTEZ EN MOI D'ÉPINE
(DANS LE BUREAU)**

réponse à Pierre Reverdy

20

au milieu de l'été,

lorsqu'il commence à se hérissier,

**de l'intérieur,
d'un point d'émotion,
dans un estomac toujours encore.**

de la tête et par d'autres bouts je ne suis plus.

**depuis un temps que je ne sais plus mesurer
et dont il faudra prendre la mesure
pour évaluer le temps qu'il faudra à la remontée.**

**que je parle de ce qui m'insiste pour que je le porte à ma connaissance
et m'infléchisse.**

21

je me suis enfermée à l'extrémité de la maison
dans le bourgeon de l'été.

réexpédiée
par la chambre
à d'autres pins,
sous la saison sylvestre de *oud-turnhout*,
lorsque ma vie n'était que pensée et le tissu de mon cœur encore entier.

où je trouvais tout dans tout et étais pétillante d'yeux.

où je me déroulais dans la circonférence de qui j'aimais platoniquement,
et alimentais ma pensée qui ordonnait toute chose
au moyen d'infimes choses.

aspirée par les représentations,
à l'âme
multipliée,
dans l'aorte d'un deux (koen & moi).

à présent sous une perte d'haleine je m'affaïsse et je cède
en liquéfaction.

à peine je vois,

et mon mouvement à moi est compromis dès son élan.

22

non pas *chemin tournant* mais plus de chemins.
la route indistincte, pleine d'aspérités
qui coule à pic,

au corps immobile comme un sac,
dans une chambre qui regurgite sur place.

et viennent
les images
dans de brutals alluvionnements.

des déchets de temps qui tiennent à peine
sous *un terrible gris de poussière*,

d'une démesure contre quoi je reste désarmée,

impossible à rapetisser.

je dévisage la bêtise des efforts à déployer encore,

sur la route réduite à quasi rien sous mes pieds
qui ne mène nulle part,
qu'à moi,
enfermée.

et je voudrais *le sang plus clair* sous le chaud de l'automne.

je voudrais pouvoir y remettre la vis
pour que le chemin courbe revibre sous ma semelle.

or je soupçonne que le papillon ne réintègrera ses ailes

23

les rayons d'un *jour éclatant* s'arrêtent à même ma peau.

je suis comme l'animal acculé au mur qui n'arrive plus
à avaler sa nourriture.
mais sans l'instinct.

d'un certain âge encore jeune,
comment récupérer mes bras
sous un vent qui reste derrière la vitre ?

et nulle voix qui m'appelle, à part la mienne qui ne tient pas
sous le crâne.

les eaux coulent par mes yeux.

mes oreilles sont bouchées d'entendre

et ma tête au-dessus de l'estomac se penche
sur mon corps professionnellement coupé en deux,

non résigné de la superposition de ses morceaux
qui ne vieilliront pas en même temps,

livré à une dérégulation
qui le plie à la hauteur de son ventre en légère protubérance
et de ses fesses légèrement hors de leurs gonds.

si le soleil se déroule encore c'est dans les feuilles
dont je voudrais être.

d'un vivre un peu, encore

mais mon cœur millimétrique se contracte et m'en empêche.

à l'instant chose comme un décret me submerge
d'abdication

24

épais est-ce ce qui stagne.

c'est ma vie choisie et lente qui s'écrase contre les angles.

et nulle porte ouverte m'extrade :

l'individu sans manœuvre à l'égard de ses acquis et de ses possibles,

**dévoyé par l'Etat et sa famille,
seule dans une chambre.**

**dans un naufrage qui ne saurait être considéré comme un échec
mais dont le choc s'encaisse avec autant de brutalité.**

25

devant les possibilités envisagées vient le noir.

je suis terrée dans un sommeil lourd.

**vers la quarantaine,
à l'aboutissement d'un long développement,
des systèmes abrutis me poussent à m'arracher le cœur
et lâcher les amarres.**

ce que je fais.

**à bout de forces d'avoir cherché à tue-tête un lieu
sans trouver où m'ancrer.**

26

ton jour éclatant :
un exercice d'équilibre où tu planes dans un monde
où il n'y a presque plus rien.

de ce monde tu ramènes un lambeau
à un vocabulaire calculé où tu trembles.

ton cœur gronde,
piégé dans les sources d'un vent
entre la première et la seconde guerre.

et en effet on dirait même plus un monde,
à tel point la raréfaction dans ton œuvre est radicale.

une espèce d'ouate
remplit ton extérieur qui n'est pas un monde
mais le revers de ton corps.

tu me fais peur où tu me révèles à moi.

parce que comme toi je suis sans remède.

comme toi,
à genoux,

à l'âme effarée
qui se précipite auprès de toutes les blessures,

désaxée,
aux longs cheveux auprès de terribles maladies.

mais si mon âme ne guérit pas je dois guérir d'elle.

c'est contre elle que je me bats,
elle qui m'indique ma chute.

27

ce n'est plus dans un destin d'homme que je suis prise,
mais dans le destin de ceux qui bêchent dans la tranchée
qui porte le nom de société,
cette sauvagerie qui corrompt toute possibilité d'homme.
u n e p o s s i b i l i t é d ' h o m m e ?
l'absence de foi la chasse loin de moi
de sorte que je ne la reconnais plus et verse dans le rude.

28

**j'étais oppressée par les têtes autour de moi
et engourdie par la question si moi-même je savais encore
en former une.**

**j'étais une femme, mais je n'en reconnaissais plus le sens,
au fur et à mesure que je ne niais plus
l'échec de mes efforts et de mes années
sur ce qui sans parts m'envahissait,
qui s'accroissait
et me frappait d'un poing
qui s'accroissait.**

et je pleurais de cette affliction qui prenait mon corps

inapte à verser des larmes,

au-delà de l'instrumentable.

29

pour la première fois mon oreille était collée à ma gorge.

j'écoutais.

**« qu'est-ce que tu sens ? »
c'étaient tes paroles qui s'érigeaient en moi.**

il fallait me dégager de la démesure des autres et libérer mon souffle.

la bâtisse entrepreneuriale de mon adolescence était sur un démantèlement.

je n'étais plus un être humain.

**je n'étais plus capable de parler à quiconque
puisque je ne voyais plus d'hommes
à qui dire et qui pouvaient me dire.**

le gant de mes perspectives adoptées se retournait et ne me chaussait plus.

**je rejetais ma construction que j'avais assumée et j'en déclinais toute
responsabilité.**

je me plaçais en dehors de toute optique d'ambition qui me répugnait.

**crevée,
au milieu du corps,
je regardais autour de moi et désherbaït dans mes amitiés.**

j'étais obligée de me distancier de celui qui me fut le plus cher.

il en valait dix mille pour moi et de qui j'aurais voulu partager le lit.

**pourquoi ?
pourquoi as-tu si peu choyé le soin ?**

mon corps se rabattait autour d'une détresse qui n'était plus concevable.

**je n'étais plus que dans les profondeurs et ne pouvais ni circuler,
ni remonter à une surface.**

**le cœur biais vers tes phrases dont je tentais de me détourner
alors qu'elles s'avançaient vers moi
avec une toujours plus grande netteté.**

tu me touchais de tes doigts et soulevais mes paupières,

**et il m'apparaissait que, pour non fréquentable qu'il me semblait,
ton monde était plus doux que le mien.**

**dans ta confusion devant le monde
tu parvenais à ajouter une pincée de cannelle à ta phrase.**

30

**d'où ma question : si, et comment, tu peux me devancer
dans ce passage obscur.**

comme toi je suis emprisonnée dans une intolérable diminution.

**je m'assieds dans ton cœur
pour voir s'il y a peut-être quelque issue.**

mais tu y vas à la petite lampe :

**aucun défi lancé à la misère de ton corps
auquel sont réduits ton cœur et ta tête.**

**tu t'installes dans un bourgeon qui ne pourra croître
puisque tu ne l'alimentes pas :**

**d'aucune énergie de révolte,
pas de contre-proposition à l'égard de la réalité.
ton élan à l'envol est aux ailes courtes.
il est, sans charnel et sans âme,
à un centimètre au-dessus du sol.**

tu ne te déplaceras pas plus loin que ton bras.

**tu disposes d'1/100 de mètre cube pour respirer un imaginaire
qui n'atteindra aucun surréel puisque tu n'y crois pas.**

**dans tes textes tu chutes de peu de hauteur,
mais le contrecoup de ta chute est lourd.**

31

aujourd'hui me montre ton point d'insertion :

pas de marge à la magie, pas un pouce à l'émerveillement.

tu te débats comme un avili dans une frontalité écharnée
avec une réalité qui ne te lâche pas.

et ton envol n'est qu'à la chute en tout.

sur tes épaules divague le poids du siècle.

tu es sans force puisque sans espoir de briser
ce qui te délimite et t'assujettit,

dans un face-à-face avec l'os de la réalité,
contre quoi on se détruit.

haute maladie

dont on ne se délivre que par l'amour.

mais que faire si le navire caduc continue à errer sous l'eau,
les lampes braquées sur des verrues de sable.

et des heurts partout,
plusieurs heurts par minute, avec des bosses efficaces et ineffaçables.

voilà

ton monde, dans un bout de terrain de campagne,
rétréci à un cloître
où ton corps rédige son legs.

pas plus que quelques mots d'or livide sous le glas,
lorsque plus rien ne te ramène à ce que tu fus
et ta chambre est près de se contracter en suaire.

les murs qui sont les tiens voudraient être frôlés par les arbres.

mais nulle sublimation à ton âge,
à la tâche d'encre de plus en plus confinée.

ce que tu m'enseignes me fait peur et me montre
sans m'indiquer.

j'ai été où tu te maintiens : *au plus près de celle qui écrit,*
mais je veux apprendre à en garder mes distances.

j'ai vu aussi : tu n'éclipses rien,

et c'est pourquoi tu es traversé par tout ce qui t'arrive,
dans l'accumulation,
sans protection,
là où il n'y a pas de survie.

32

voici en quoi tu m'indiques : je dois reculer.

l'esprit qui rapproche de la vie sera à récupérer chaque jour.

je ne dois pas tirer sur ma chaîne mais amener la terre où l'herbe poussera

puisque je ne tiens plus dans ma chambre trop petite.
et il me faut comme toi tout le temps,
tout l'espace et *tous les outils* pour pouvoir inhaler.

l'environnant entier est convoqué.
mais je n'avance pas.

*la nuit se resserre dans la chambre où je suis / C'est fermé /
Tout est fermé / Le monde a mon esprit / ouvrir / ouvrir /
Pour passer à l'angle / Et la derrière / où j'ai vu son dos /
Le mur de pierres / Mais aucune clef / Aucune lumière*

mais ouvrir comment ?
ce n'est pas une question de clefs mais de portes.

la bâtisse est bétonnée.
les façades hostiles. les rues insinuent
des massacres, les voix menacent
et dans les crânes
le médiocre tire les rideaux.

d'avoir passé tant de temps sur les angles
j'ai compris que je n'ai plus de socle.
je n'accède plus à rien et en-deçà je n'ai plus de chambre,

qu'un dos, condensé,
et mon corps claustré contre lui.

**s'il y a ce mur de pierres où que tu regardes,
c'est que tu te rends à la réalité et que tu tombes
*entre les murs pesants de la vie plus réelle.***

**et je me demande de quel réservoir émotionnel
il faudrait disposer pour ne pas finir comme toi ?**

**mais quel espoir, qui ne serait pas truquage,
contournement ou manipulation
pourrait être à même de se dresser sur ce désespoir ?**

énergie du désespoir as-tu dit.

**on tiendrait à y croire.
mais tes poèmes attestent qu'il s'agit d'une fiction.**

**la température de l'hiver affecte mon corps,
et le poids des choses se résout moins qu'avant
entre le plomb du ciel et la noirceur de la terre.**

33

alors dans le rêve,

mais vous,

persistez en moi d'épine, qui me liez de ma tête à votre tête,

que je cueille,
où je me porte sur vos cils

et ouvre ma bouche sur votre bouche.

oui, le soleil a perdu ses rayons et ce n'est plus la vie.

ce n'est,
plus avec vous, et désormais sans vous,
et sans le nôtre que je glisse.

à peine vos lèvres du pacte chuchoté auquel je m'étais liée
cœur et mains.

votre pneumatique de mots se vide en moi.

tu t'en es allé avec le tournant.

mais ta ronce continue à tourner dans mon cœur et s'affile.

n'empêche que j'aimerais déléguer ma tête à ta peau,
pour que ta soie me ramollisse la pensée
lorsqu'elle est livrée à elle-même dans cette chambre.

34

alors où tu m'indiques :

⊕ si le destin que j'ai contribué à façonner à mon insu
me donne un coup de pioche dans le visage,

(d'où j'observe que je n'ai plus que la moitié de ma tête
et ma tête tombée dans un trou
– la bouche qui faisait partie de la mienne s'en est allée cahoter ailleurs)

il faut attendre jusqu'à ce que mon cœur ait fait son vidange
pour que ma tête se déverse
et mon tronc marchera avec ses jambes.

c'est alors que les jours m'aideront
à devenir facteur de femme,
moi-même opérant sur moi-même,
où de son couteau
mon esprit ouvrira une parenthèse
et se fera esprit de l'intérieur de mon corps. ⊕

mais il ne se passe rien.

voici, où je me tiens, à côté de toi : dans le tranchant de l'inhumain.

je ne sais plus ce que je souhaite alors que je le savais si distinctement.

n'y eut-il vraiment aucune prémonition de tout cela ?

et suis-je à même de comprendre le poids de cette chute qui rase
tous mes rêves ?

35

où l'âme se tend
il faut un cœur.

que tu m'amènes chaque jour la terre à tremper

et que je voie dans le chemin de moi à moi
ton cœur qui bat vers mon cœur,

qui tournent et se tiennent,
tournées dans le subtil deux-de-un.

il me faut nos cœurs à présent pour survivre,
et j'aurai besoin de chaque jour pour les rapprocher
et les consolider

dans ma petite maison où s'infiltrent toutes les affections.

les murs de cette chambre sont trop tendus.

mais je vais déchirer ces peaux pour courir dehors sous les pins.

36

tu m'exerces à ce qu'il faut pour que mon cœur s'apaise,
même si tu ne m'apprends pas comment.

près de moi, il n'y a pas de seconde tête pour tenir ma tête,
ni de second corps pour faire un corps
pour que mon âme se relâche et fasse un cœur.

je suis immuno-déficitaire et sans espace intérieur.
les portes et les fenêtres de mon corps n'arrivent plus
à arrêter les bruits de dehors,

alors comment me prolonger et faire progresser ma roue.

depuis que je ne suis plus extatique je ne suis plus créature vivante.

alors s'agirait-il de réapprendre à vivre sans les rêves.

j'ai chuté,
non parce que j'ai chuté
mais parce qu'on m'a fait chuter,
et parce que j'étais cette femme
qui voulais s'accomplir comme cette femme.

dès lors, comment voler : si je ne consens plus à être dépendante
mais veux être renforcée ?

rien de plus pour l'instant que d'amener les pieds dans la terre
parfumée d'octobre.

laisse-moi m'embaumer mon corps par les feuilles humides.

leur chrême me dira comment recoudre mon cœur.

apprête-moi